

Laval théologique et philosophique



MASSABKI, Charles, *L'offrande d'amour du Christ*

Henri-Marie Guindon

Volume 37, numéro 1, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705846ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705846ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Guindon, H.-M. (1981). Compte rendu de [MASSABKI, Charles, *L'offrande d'amour du Christ*]. *Laval théologique et philosophique*, 37(1), 111–111.
<https://doi.org/10.7202/705846ar>

Charles MASSABKI, *L'Offrande d'amour du Christ*,
 Prieuré de S. Benoît, Saint-Lambert-des-Bois,
 1979, 363 pages, 13½ × 22 cm.

L'Auteur amorce son ouvrage par deux textes relatifs aux deux parties de son travail : le premier, de saint Léon, sur l'importance du *sacrifice rédempteur de la Croix*, le second, du Concile de Trente, sur le *sacrifice eucharistique* qui rend le sacrifice de la Croix présent sous les signes du pain et du vin et qui forme avec lui « l'unique offrande d'amour du Christ ». Les idées erronées qui circulent sur l'un et l'autre ont déterminé l'Auteur d'écrire ces pages.

La présentation de la doctrine est celle des Manuels que nous avons connus autrefois sur la matière : éléments du sacrifice, diverses sortes de sacrifices : sacrifice d'expiation, sacrifice pacifique, dans un but eucharistique ou impétraire, sacrifice d'holocauste, etc.

Tout sacrifice comporte nécessairement une offrande. Celle-ci revêt un double aspect : invisible et visible dont il sera ensuite fait l'application au Christ.

Tout sacrifice requiert de même l'acceptation de la part de Dieu. Après avoir précisé le sens de cette acceptation par le Père, l'Auteur en montre la perfection en s'appuyant sur la Lettre aux Hébreux qui parle fréquemment, à propos du sacrifice du Christ, de *consommation* exprimant par là le point ultime où il pouvait atteindre.

La deuxième partie considère le *sacrifice eucharistique*. Cette partie tourne autour de trois mots : présence, sacrifice, communion. Pour chacun, l'Auteur définit le sens et distingue entre présence réelle et présence sacramentelle ; sacrifice réel et sacrifice sacramentel ; communion réelle au Christ et communion sacramentelle au Christ.

À propos de présence *réelle* et présence *sacramentelle*, « quelque réelle qu'elle soit, écrit-il, la présence du Christ dans l'Eucharistie n'est pas une présence naturelle. Elle est de l'ordre des signes, elle appartient à la catégorie du symbole ; autrement dit, elle appartient à l'ordre sacramentel, au monde des sacrements ; c'est une présence *sacramentelle* » (p. 230) Soucieux de nuances, il prend la précaution d'ajouter, à propos de ce mode d'être sacramentel : « Par là, on n'entend pas que le Christ n'y soit que symboliquement, bien que ce sacrement, (...), appartienne à la catégorie du symbole — comme tout sacrement — mais on entend que le corps du Christ y est selon le mode qui est propre à ce sacrement » (p. 231).

Écrivant plutôt dans un but de vulgarisation, l'Auteur remarque fort à propos : « Pour bon nombre de chrétiens, sans qu'ils en aient toujours conscience, la présence eucharistique n'est pas autre chose qu'une présence naturelle ; c'est, croient-ils, cachée sous un léger voile, la présence du Christ considéré dans son mode naturel d'existence, c'est-à-dire tel qu'il était avant sa mort (d'où reproche d'anthropophagie de la part des incroyants ou de certains protestants), ou, plus couramment, du Christ tel qu'il est actuellement dans son état glorieux au ciel (d'où doute sur la présence réelle du Christ à la dernière Cène, puisque, ce soir-là, son corps n'était pas son corps glorieux, mais son corps mortel soumis aux lois de l'espace et du temps). Tel n'est pas le dogme catholique » (p. 230).

À propos de la communion, il montre comment cette communion sacramentelle est une communion toute spirituelle « non pas au sens protestant du mot, qui vide le sacrement de son contenu, mais en ce sens qu'on ne mange pas le Christ comme si on mangeait une viande de boucherie. Et pourtant on le mange réellement, car on le mange en tant que sacramentel, selon son mode d'être spirituel » qui « n'est pas, en effet, synonyme de « qui n'existe pas réellement mais seulement dans mon esprit par le souvenir ». Ce terme ne s'oppose pas à « réel » mais à « matériel ou charnel » (p. 333-334).

Traditionnel dans sa doctrine et sa présentation, ce volume a certes le grand mérite d'exposer en un style clair une doctrine sûre. L'impression cependant qu'en donne la lecture est celle d'un ouvrage composé depuis longtemps et remanié pour le mettre à date. Ce que d'ailleurs avoue l'Auteur lui-même quand il dit y reprendre, en les développant et en les complétant, plusieurs chapitres d'un ouvrage précédent, « *Le Christ, rencontre de deux amours* », publié il y a 25 ans.

Certaines références sont incomplètes. Par exemple, p. 229, la suivante : « Paul VI, Encycl. *Mysterium fidei*, Doc. cath. p. 1646 », sans date. Par rapport aux auteurs cités, on se contente d'indiquer : R.P. Feret, R.P. Salet, R.P. Chéry, R.P. Benoît, etc.

Mais n'étant pas destiné à des spécialistes, cet ouvrage atteindra sûrement son but qui est d'éclairer et d'édifier. Les personnes avides de mieux connaître et vénérer ce « grand sacrement de notre foi » auront en mains un outil précieux.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.